

De ce premier quartier de la Cité, il me reste comme un hurlement au fond de la tête, le souvenir d'un long hurlement et l'image à demi effacée d'une série de maisons basses au fond d'une grotte, sur le seuil desquelles... Oui ! Je me souviens, maintenant ! Ghô ! Et ses armes ! Et ces fantastiques créatures, les Khjœns !

*

* *

J'avais enfin réussi à pénétrer dans le premier quartier de la Cité. Devant moi s'étendait la rue que j'avais aperçue du haut des airs. C'était une avenue très large, recouverte d'une pesante couche de poussière qui collait à mes semelles. Laissant derrière moi la baraque des Warugoth-Shalas, je m'engageai résolument sur la route en regardant autour de moi. L'atmosphère, de jaune qu'elle était dans l'espèce de vestibule où m'avait déposé l'oiseau-hyène, était devenue d'un rouge criard mêlé d'une teinte violente, indéfinissable, que je n'avais jamais vue, qui faisait miroiter l'air comme de l'eau en dessinant autour de moi des ondes qui s'entrecroisaient et se fondaient les unes aux autres.

Au bout de quelques instants, je commençai à avoir mal aux yeux à cause de ces rayons lumineux qui dansaient et ondulaient autour de moi. J'avais nettement l'impression d'être plongé dans un liquide rouge traversé par des rais de lumière et j'avais beaucoup de mal à respirer.

De chaque côté de la route s'élevaient des maisons lépreuses, abandonnées, d'infests taudis auxquels l'atmosphère rougeâtre prêtait une couleur brique qui soulignait encore plus leur aspect de pauvreté. J'étais vraisemblablement dans ce qui avait été le quartier pauvre de la Cité... Mais cette impression fut bientôt détrompée par un incident qui se produisit lorsque je débouchai sur une petite place ceinturée par une série d'édifices bizarres...

Je marchais depuis quelques minutes et je commençais à ressentir un sérieux mal de tête lorsque la route s'élargit soudain pour former une minuscule place — une toute petite place publique comme on en trouve encore dans certaines villes européennes, avec, au milieu, une fontaine et juste assez d'espace autour de cette fontaine pour laisser passer une voiture... Mais le centre de cette place-ci n'était pas occupé par une fontaine comme je m'y serais attendu : sur un socle de métal percé de quelques marches s'élevait un petit trône de pierre tout empoussiéré et si bizarrement sculpté qu'il piqua tout de suite ma curiosité. Ce n'est que lorsque je fus tout près que je me rendis compte combien ce trône était minuscule. L'être pour qui il avait été sculpté devait mesurer au plus trois pieds de haut. Je me penchai sur le trône et me mis à examiner les singuliers dessins qui l'ornaient. C'étaient pour la plupart des répliques d'êtres inconnus de moi, des monstres hideux parmi lesquels je reconnus toutefois quelques Warugoth-Shalas. Ces créatures difformes si fidèlement reproduites étaient-elles les habitants qui,

autrefois, avaient peuplé ce quartier? Je frissonnai. Je commençais à penser qu'au fond j'avais de la chance de ne pas avoir découvert la Cité au temps où elle était florissante lorsqu'un dessin plus délicat que les autres attira mon attention. Il était placé au centre du dossier, à l'endroit exact où la tête devait s'appuyer. Pour mieux examiner ce dessin, je passai doucement mes doigts dessus pour en chasser la poussière. Aussitôt, une ondée de lumière jaillit d'entre mes doigts et se perdit dans les vagues de rayons lumineux qui m'entouraient. Je frottai plus ^{prudemment} vigou- reusement le dossier du trône et je m'aperçus bientôt qu'il n'était pas sculpté dans la pierre mais dans une matière extraordinairement brillante qui ressemblait à du cristal. Ce petit trône qui paraissait si pauvre et si vulgaire lorsque j'avais débouché sur la place resplendissait maintenant et l'atmosphère autour de lui avait perdu sa teinte rougeâtre pour ne garder que celle, éclatante, des rayons lumineux. Une pensée traversa alors mon esprit : si le trône avait perdu sa splendeur parce qu'il était recouvert de poussière, peut-être que tous les taudis qui entouraient la place... Je descendis du socle et me dirigeai vers une maison basse qui ressemblait à un petit sanctuaire, avec ses sculptures sur la devanture et ses fenêtres rondes, et me mis à frotter le bord de la porte. Une couche de poussière se détacha et découvrit un montant en cristal qui brilla violemment sous mes yeux. Tout le quartier était-il donc en cristal? Du temps où la Cité avait été vivante — car je ne doutais nullement qu'elle fût morte — il devait resplendir comme un soleil! Ce n'était donc pas un quartier pauvre! Mais quel était-il? Quels êtres extraordinaires avaient donc pu vivre dans ces maisons brillantes comme des diamants?

Je reculai de quelques pas et regardai avec compas-

sion ces maisons qui autrefois avaient été luxueuses, étincelantes et qui ressemblaient maintenant à des taudis. Je me dirigeai vers le socle qui occupait le centre de la place, grimpai les quelques marches qui menaient au trône et m'installai sur le siège royal en contemplant cette place qui jadis avait dû être splendide et qui maintenant ne laissait filtrer dans l'air que quelques vestiges de lumière allant se perdre dans le ciel rouge. J'appuyai sans m'en rendre compte la tête sur le petit dessin que je venais de froter...

Une explosion de lumière se produisit autour de moi, le quartier entier trembla et du fond de ma tête surgit un hurlement qui résonna de longues secondes en me clouant de douleur. Tout le rouge de l'atmosphère avait disparu ! Les maisons brillaient comme des astres et le ciel était redevenu vert ! La petite place était bondée de gens. Des centaines, des milliers d'étranges êtres remplissaient la place en faisant un vacarme d'enfer. Ceux qui étaient le plus près de moi s'accrochaient au socle pour éviter d'être emportés par la foule et criaient comme des damnés. Tous ces êtres hurleurs et difformes se poussaient violemment en se dirigeant vers le sanctuaire aux fenêtres rondes et s'engouffraient à l'intérieur en se battant. Soudain, une grande clameur s'éleva, toutes les têtes se tournèrent vers l'entrée de la place. La foule se sépara en deux, ouvrant en son sein un large espace vide qui partait du sanctuaire et débouchait sur la rue. Le silence se fit tout d'un coup. Après une ou deux minutes d'attente pendant lesquelles la foule ne bougea plus, une étrange procession fit son entrée sur la place.

En tête se tenaient trois joueurs de flûte, nains grotesques qui soufflaient à s'éteindre dans d'indescriptibles instruments qui jetaient des sons discordants et lugubres.

Derrière eux venaient douze femmes qui se tenaient très droites, la bouche grande ouverte, et qui semblaient glisser plutôt que marcher. Elles hurlaient toutes le même son en frappant de temps à autre sur une sorte de tambourin qu'elles portaient à bout de bras. Leur chant ressemblait à un sanglot sans cesse répété, à une plainte provenant du fond des temps, éternelle, désespérée. Ensuite venaient des joueurs de tambour vêtus d'inimaginables vêtements multicolores, puis des porteurs de drapeaux et une foule de petits êtres hauts à peine d'un pied qui lançaient des cris joyeux et sautillaient comme des bouffons. Et derrière eux s'avançaient une trentaine de personnages absolument étonnants : des hommes à têtes énormes, à cerveaux démesurément développés, vêtus de lourdes robes d'apparat somptueuses et flamboyantes et coiffés de splendides tiaras à cinq étages coulées dans un métal plus jaune et plus brillant que l'or. Ils portaient tous une grande étoile verte sur la poitrine et marchaient en s'appuyant sur des crosses serties de pierreries. Ils chantaient un hymne très lent au rythme bizarre et envoûtant.]

Soudain, la foule se mit à hurler de peur, la procession s'immobilisa et...

Je ne sais plus... je ne sais plus ce qui se passa alors... Je sais que quelqu'un fit son entrée mais je ne sais plus qui... Je me souviens seulement d'un dais somptueux, d'une robe de métal vert et... de deux pinces d'or !

La place était devenue déserte et sale. Les maisons avaient repris leur aspect de pauvreté. Je venais de redresser la tête qui ne s'appuyait plus sur le petit dessin du trône. Quelques rayons de lumière ondoyaient ici et là, se croisant, se fondant. J'avais atrocement mal à la tête. Je fis en titubant deux ou trois fois le tour de la place à la recherche du prolongement de l'avenue. Je voulais sortir

au plus vite de cette atmosphère rouge. Mais les maisons, accolées les unes aux autres, encerclaient complètement la place et ne laissaient un espace libre qu'à l'endroit d'où j'étais venu. La route semblait s'arrêter dans ce cul-de-sac. Mais je pensai tout de suite qu'il me suffirait de franchir une des maisons qui m'entouraient pour parvenir au deuxième quartier de la Cité comme je l'avais fait pour m'introduire dans celui-ci. Je m'approchai donc du petit sanctuaire dans lequel s'était engouffrée la foule de ma vision et traversai rapidement le vestibule.

Alors que je m'attendais à trouver une sorte d'église ou, du moins, une quelconque salle de réunion, je ne vis qu'un long couloir étroit, sombre, bas, éclairé ici et là par de petites lampes pendues au plafond, qui plongeait à une profondeur surprenante à l'intérieur du bâtiment. Je m'engageai dans ce corridor en observant avec curiosité les murs nus recouverts de poussière d'où s'échappaient cependant quelques rayons lumineux qui laissaient deviner la matière brillante sous la saleté. Je marchai de longues minutes dans ce corridor pour le moins étrange avant de me buter à un mur complètement nu. Je crus que le corridor se terminait à cet endroit et je me préparais à rebrousser chemin lorsque j'aperçus une porte sur le mur de gauche du couloir. La salle que je cherchais devait se trouver derrière cette porte... Cette dernière s'ouvrit facilement et je sursautai en trouvant derrière non pas une salle mais un autre corridor exactement semblable à celui que je venais de traverser et qui le prolongeait perpendiculairement. Il était un peu moins bien éclairé toutefois. Je traversai ce deuxième couloir en pressant le pas. Au bout, je trouvai un autre mur nu et, à gauche encore, une deuxième porte, en tous points semblable à la première. Je la poussai : un autre couloir ! Un peu moins bien éclairé

que le deuxième. Je traversai ce troisième corridor au pas de course et, au bout, je trouvai un autre mur et une autre porte à gauche que je poussai d'un coup de pied rageur. Il y avait évidemment un autre couloir. Moins bien éclairé que le troisième... Je n'y voyais presque plus et devais tendre les bras devant moi en marchant.

Mais au bout de ce couloir, au lieu d'un mur, je trouvai une énorme porte de métal.

« Logiquement, me dis-je, je devrais trouver derrière cette porte le vestibule par où je suis entré puisque je viens de faire le tour de la bâtisse en traversant les quatre couloirs perpendiculaires les uns aux autres. J'ai dû mal m'orienter en entrant et passer sans la voir devant la porte qui menait à la salle que je cherche. » Je poussai de toutes mes forces sur la porte de métal qui s'ouvrit silencieusement. Mais, derrière, je ne trouvai ni vestibule ni porte d'entrée ! Il y avait seulement un corridor comme les autres, perpendiculaire au quatrième et sombre comme la nuit. Je n'étais pas revenu à mon point de départ et pourtant je n'avais ressenti en parcourant les quatre couloirs aucune impression de monter ou de descendre ! La seule solution qui s'offrait à mon esprit était que les couloirs, chose que je n'avais pas vérifiée mais qui semblait logique, étaient de plus en plus courts, s'acheminaient inévitablement vers un point central ; la fameuse salle. Mais alors, comment faire pour trouver une sortie menant au deuxième quartier ? Je n'aurais qu'à revenir sur mes pas... Mais pour le moment il fallait à tout prix que j'atteigne le bout de ces corridors pour voir ce qu'ils cachaient...

Il faisait complètement noir et j'avais beaucoup de difficulté à avancer. Au bout de quelques instants à peine, je crus entendre un bruit derrière moi. Je m'arrêtai. Le

bruit continua quelques secondes puis s'arrêta à son tour. C'était comme une respiration, le souffle saccadé de quelqu'un qui a couru longtemps... Je restai un long moment immobile mais rien ne se produisit. Je me remis en route, mettant cela sur le compte de mon imagination. Mais au bout de quelques instants je me figeai sur place : cette fois j'avais bel et bien entendu quelqu'un marcher derrière moi. Les pas s'étaient arrêtés en même temps que les miens. Le cœur serré, j'étendis les bras et fis un tour complet sur moi-même en les agitant, pour voir si quelqu'un ou quelque chose se trouvait près de moi. Mais il n'y avait rien. Je repris lentement ma marche. Rien d'autre ne se produisit jusqu'à ce que j'arrive au bout du couloir qui, je le remarquai, était sensiblement plus court que le précédent.

Comme toujours, un mur nu et, en tâtonnant un peu, une porte, à gauche. Peut-être y aurait-il de la lumière derrière celle-ci... Non. C'était aussi noir et aussi peu rassurant que dans le corridor précédent (depuis que j'avais entendu respirer et marcher derrière moi, une certaine nervosité m'agitait et je me retournais sans cesse, même si je n'y voyais rien). Je franchis la porte en hésitant et m'engageai dans ce sixième couloir, plein d'appréhension et le cœur battant. Je m'arrêtai net au bout de quelques pas : cette fois j'étais absolument sûr d'avoir entendu des pas et deux respirations ! Je me mis à marcher à grands pas, me cognant aux murs, m'écorchant les mains. Enfin, au bout de quelques instants, un mur nu et, à gauche, une porte. J'allais pousser celle-ci lorsqu'une idée me paralysa : dans le prochain corridor — car je ne doutais pas qu'il y eût un corridor derrière cette porte — les bruits de pas n'allaient-ils pas recommencer et n'allais-je pas entendre une troisième respiration ?

Combattant la peur qui m'envahissait, je poussai la porte et la franchis presque en courant... Oui ! Ils étaient trois ! Ils étaient trois ! Quelqu'un m'attendait donc dans chaque couloir depuis que j'avais traversé la quatrième porte ! Je me retournai brusquement et criai à tue-tête : « Qui est là ? Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? » Je levai les bras et revins sur mes pas en battant l'air de mes mains. Rien. Je continuai mon chemin à petits pas, la peur au ventre. Arrivé au bout de ce septième corridor, j'hésitai avant d'ouvrir. Et si le quatrième personnage qui m'attendait sans doute derrière cette porte ne me laissait pas passer ? Et si, cette fois, ils se jetaient sur moi tous les quatre ? Par contre, au bout de ce huitième couloir, je retrouverais peut-être, ayant fait deux fois le tour du sanctuaire, la salle que je cherchais... ou un chemin... un chemin pour sortir de la bâtisse... Un moment je pensai revenir en arrière, mais lorsque je songeai à tout le chemin que j'aurais à parcourir et surtout aux trois personnages qui se trouvaient derrière moi et qui m'épiaient sûrement, je me dis qu'il était plus sage de traverser ce huitième corridor au bout duquel je trouverais peut-être une issue... Comme pour me presser à pousser la porte, les trois êtres se mirent à bouger derrière moi. Alors la panique me prit. S'ils voulaient m'attaquer, pourquoi ne le faisaient-ils pas tout de suite ? Je me retournai tout à coup et criai à nouveau : « Qui est là ? » de toutes mes forces. Les trois personnages s'immobilisèrent. « Mais qui est là ? », répétais-je après un instant et aussitôt j'entendis des gloussements désagréables tout près de moi, juste à la hauteur de mes cuisses. Je lançai un cri de terreur et poussai la porte qui se trouvait derrière moi. Le huitième couloir était aussi obscur... Je restai figé très longtemps, tremblant comme une feuille : là, devant moi, caché dans la noirceur, le quatrième

personnage ne m'épiait-il pas, lui aussi ? Je n'osais plus faire un pas. Si j'allais le toucher en passant ! Je me sentais devenir fou de terreur. Mais au bout du corridor, au bout du corridor, il y avait peut-être la liberté ! Une salle où je pourrais me réfugier ! Je m'élançai dans l'obscurité. Au bout de quelques pas à peine, quelque chose se jeta dans mes jambes et je tombai lourdement sur le sol. En me débattant, je frôlai une forme, des bras peut-être, qui s'était enroulée autour de mes cuisses. Je me mis à hurler en agitant les jambes pour me libérer. J'entendis des petits rires cristallins autour de moi et, soudain, une voix cria quelque chose dans une langue que je ne connaissais pas. L'étreinte se relâcha aussitôt et je pus me relever. Je m'aperçus alors que je me trouvais juste devant une seconde porte de métal contre laquelle je me serais sûrement assommé si les êtres qui me pourchassaient ne s'étaient pas jetés en travers de mon chemin...

Je poussai la porte de toutes mes forces. C'était peut-être la liberté !

Non ! Encore un corridor ! Plus bas. Plus noir. Et quelqu'un, un autre petit être rieur, qui m'attendait, qui attendait que je passe pour se mettre à ma poursuite comme les quatre autres !

Plus d'espoir. C'était la fin. Je sentis que j'étais perdu dans ce labyrinthe. J'étais stupidement tombé dans le premier piège que m'avait tendu la Cité ! Je n'avais été attiré jusque là que pour mourir... Il ne me restait plus qu'à lutter le plus longtemps possible. Il me fallait courir, courir, sans m'arrêter, jusqu'à épuisement, mes poursuivants à quelques pas derrière moi, qui finiraient par me rejoindre, se jetteraient sur moi et m'achèveraient. Il fallait courir, ouvrir toutes les portes, laisser la foule derrière moi s'enfler, grossir à l'infini, jusqu'à la limite de mes

forces, jusqu'à la dernière porte que mes forces me permettraient d'ouvrir, et là me jeter dans les bras de mes poursuivants. Il fallait courir, me butant contre les murs, trébuchant... espérant... oui, espérant malgré tout atteindre l'extrémité de cet écheveau de corridors, apercevoir soudain une clarté, une lueur derrière une porte, m'annonçant la fin du couloir, infime espoir, suprême espoir, et me débarrasser ainsi de cette foule de petits êtres crieurs... ou sinon me traîner jusqu'à l'extrême limite de mes forces, jusqu'à ce que tout espoir m'abandonne complètement... et capituler. J'étais fou de désespoir.

Je m'élançai dans ce nouveau corridor qui semblait plus bas mais que je sentais plus large cependant, que les huit autres. Je ne butai contre aucun mur ; aucune aspérité dans le sol ne me fit tomber ; je compris soudain, par l'écho de mes pas qui me revenait de très loin, que je ne rencontrerais plus de portes, que j'avais enfin atteint la salle que je cherchais, mais que cette salle était un endroit maudit, infini, illimité, sans issue.

Soudain, derrière moi, des pas. Des cris. D'abord lointains et confus, puis plus forts et plus distincts. Mes poursuivants revenaient ! Mais ils étaient beaucoup plus que cinq ! Ils s'étaient multipliés et grandissaient sans cesse en nombre ! S'ajoutèrent bientôt aux bruits de pas et aux cris des rires stridents, des rires déments et des sifflements insupportables. Puis j'entendis des voix qui hurlaient, puis d'autres qui chantaient des cantiques étranges et gutturaux. Et tout cela se rapprochait à une rapidité folle. Je devenais fou ! Une foule hurlante, incommensurable, courait derrière moi, en criant, sautant, chantant, une foule en colère aussi, qui voulait ma mort, qui chantait des cantiques de mort, qui lançait des cris de mort, une foule sanguinaire à la poursuite de l'intrus qui avait

osé violer le sanctuaire, qui avait osé violer la Cité interdite et qu'il fallait tuer, égorger, déchiqueter, dévorer !

Je courais comme une bête traquée. La foule se rapprochait de plus en plus de moi et je voyais venir avec horreur l'instant fatal où les premiers de mes poursuivants réussiraient à m'atteindre... Je courus ainsi pendant de longues minutes, pendant des heures peut-être, dans l'obscurité la plus complète, lançant parfois des hurlements de désespoir, sanglotant, écrasé par la peur. Des tambours et des flûtes s'étaient ajoutés aux autres bruits et des milliers d'autres sifflements aigus. Une voix, une terrible voix de femme couvrit soudain tout ce vacarme, je sentis ma tête éclater sous une douleur intolérable ; je chancelai, une formidable explosion se fit autour de moi et je perdis connaissance.

Lorsque je repris mes esprits, la lumière était revenue. J'étais seul au milieu d'une immense salle de cristal absolument nue, au plafond transparent qui laissait voir le ciel rouge strié d'ondes lumineuses et soutenu par de fines colonnettes serties de pierres précieuses, au sol lisse et luisant comme un miroir ; une pièce si vaste que mes yeux avaient peine à en distinguer les extrémités, et si haute que ses colonnes semblaient se perdre dans le ciel de verre. J'étais seul. Sous mes pieds, seul dessin sur ce sol uni, était gravé le médaillon que j'avais vu sur le petit trône de la place rouge. Je me levai péniblement et fis quelques pas dans la pièce en regardant autour de moi. Un petit être tordu et boiteux, issu de nulle part semblait-il, accourut vers moi et me repoussa à l'intérieur du dessin. Intrigué, je fis le geste de vouloir sortir à nouveau des limites du médaillon gravé dans le sol mais le nain difforme me fit signe qu'il ne fallait pas, qu'il fallait rester là et attendre.

cf. p. 90-91, 119
Presque aussitôt éclatèrent à l'autre bout de la salle des bruits désagréables et monocordes de flûtes et de tambours, comme ceux que j'avais entendus dans les corridors. Une procession approchait lentement, précédée du fracas des instruments et des voix discordantes. En tête se tenaient trois joueurs de flûte, nains grotesques qui soufflaient à s'éteindre dans d'indescriptibles instruments jetant des sons lugubres ; derrière eux venaient douze femmes qui se tenaient très droites, la bouche grande ouverte, et qui semblaient glisser plutôt que marcher. Elles hurlaient toutes le même son en frappant de temps à autre sur une sorte de tambourin qu'elles portaient à bout de bras. Leur chant ressemblait à un sanglot sans cesse répété, à une plainte provenant du fond des temps, éternelle, désespérée. Ensuite venaient des joueurs de tambours vêtus d'inimaginables vêtements multicolores, puis des porteurs de drapeaux et une foule de petits êtres hauts à peine d'un pied qui lançaient des cris joyeux et sautillaient comme des bouffons. Et derrière eux s'avançaient une trentaine de personnages absolument étonnants : des hommes à têtes énormes, à cerveaux démesurément développés, vêtus de lourdes robes d'apparat somptueuses et flamboyantes et coiffés de splendides tiaras à cinq étages coulées dans un métal plus jaune et plus brillant que l'or. Ils portaient tous une grande étoile verte sur la poitrine et marchaient en s'appuyant sur des crosses serties de pierres. Ils chantaient un hymne très lent au rythme bizarre mais envoûtant. Enfin un magnifique dais sculpté dans le verre apparut, surchargé d'or, de pierres précieuses et de plumes aux couleurs incroyables. Mais il n'y avait personne sous le dais. Et quelques pleureuses suivaient, silhouettes toutes cassées qui hurlaient en se frappant la poitrine et en levant ensuite les bras au ciel.

Lorsque la procession fut rendue à ma hauteur, les êtres étranges qui la composaient firent un détour pour éviter le dessin sur lequel je me tenais et se mirent à tourner lentement autour de moi, chantant, jouant de leurs instruments, sautillant, sans toutefois jeter un regard dans ma direction. Après plusieurs minutes de ce manège, le silence se fit petit à petit même si tous continuaient à chanter, à crier, à jouer du tambour et de la flûte. Les sons semblaient s'éloigner tout à coup, puis s'éteignaient complètement. Quelques êtres s'effacèrent soudain, des trous se firent dans la procession et enfin tous les personnages disparurent dans l'air en continuant leurs supplications et leurs chants muets.

Seul demeura auprès de moi le nain difforme qui m'avait fait signe de rester à l'intérieur du médaillon gravé dans le sol. Il me contemplait d'un air amusé. Il se tenait sur l'extrême limite du dessin qui semblait lui être interdit à lui aussi et souriait largement, ses deux poings posés sur ses hanches. « Je suis arrivé à temps, me dit-il soudain. Sans mon aide, la Deuxième Confrérie de Gauche t'aurait jugé et exécuté. Je t'ai vu entrer dans le sanctuaire et j'ai voulu savoir jusqu'où irait ton courage. Voilà pourquoi je ne suis pas intervenu plus tôt. Tu avais encore de l'espoir, même après la Huitième Porte ! J'aurais pu les multiplier, te faire traverser vingt, cinquante corridors mais j'ai jugé que c'était inutile. Je crois que jusqu'à la limite de tes forces tu aurais espéré trouver une issue quelconque, une brèche dans un mur ou un trou dans le sol qui t'aurait mené à l'extérieur du bâtiment... Tu vois que j'ai su lire en toi... Tu peux sortir du médaillon, maintenant. Ils sont partis. Tout danger est écarté : la Cérémonie est commencée et rien ne saurait l'interrompre. » Je sortis donc de la zone ornementée, mais non sans

ressentir une certaine appréhension, je dois l'avouer. Aussitôt le nain s'approcha de moi et me toucha le bras. « Je suis Ghô, dit-il, le dieu déchu, le serviteur des dieux. Autrefois, j'étais puissant et mon quartier était le plus riche et le plus beau de la Cité. Mais je n'aimais pas Ismonde, ma mère, la Déesse-mère, et vois ce que je suis devenu pour m'être révolté. Un monstre. Un serviteur. Comme les oiseaux-hyènes. Comme les Warugoth-Shalas. Mais je ne me tiens pas pour battu et ma vengeance sera terrible ! Je me prépare depuis des millénaires, étranger, et ma vengeance est proche ! Parce que j'ai découvert le moyen de détruire les Khjœns ! Tu peux m'être utile, étranger, tu es courageux ! Viens avec moi, toi qui t'es introduit dans la Cité par mon quartier plutôt que par celui de Wolftung, et je te montrerai mes prisons ! Et mes armes ! Viens avec moi, étranger, et écoute-moi. Je veux tout te confier parce que j'ai besoin de toi. Reste dans mon royaume. Ne t'avise jamais d'en sortir parce qu'ils savent que tu es ici et qu'ils te tueraient comme ils ont tué Charles Halsig et tous les autres avant lui. Non, ne pose pas de questions, tu ne dois pas parler. Tu ne dois pas prononcer une seule parole avant d'avoir appris notre langage sacré. Tu me comprends, en ce moment, mais je ne te parle pas dans ta langue. Tout son étranger au langage sacré est une insulte à la Cité et pourrait t'être fatal ! Déjà, dans les corridors, tu as violé les oreilles de la Cité comme tu as violé ses yeux en les touchant avant de pénétrer chez les Warugoth-Shalas. Il ne faudrait pas recommencer. Viens, je t'en ai assez dit pour le moment. Suis-moi. »

Ghô me prit par la main, leva la tête vers le ciel et prononça un étrange mot. Aussitôt la salle de cristal se mit à fondre comme un bloc de glace ; le plafond, les

murs, les colonnettes s'embuèrent, se brouillèrent, coulèrent comme de l'eau en formant de grands trous dans le palais et enfin disparurent. Alors commença un voyage dans l'espace comme j'en avais connu un dans le premier rêve que j'avais fait dans mon enfance : j'avais l'impression que nous nous déplaçons à une très grande vitesse, le nain et moi, dans l'atmosphère rougeâtre striée de raies lumineuses. Lorsque nous nous arrê tâmes, nous étions sur le bord d'un immense trou creusé dans le sol. « Ici est mon repaire, dit Ghô. Aucun des habitants de ta planète qui sont venus avant toi n'y est entré parce que mon quartier est le dernier de la Cité et qu'aucun d'eux n'a pu se rendre jusqu'ici. Tu es le premier humain à pénétrer dans ma cachette, mais dis-toi aussi que tu es ici pour m'aider à tuer les autres dieux et que lorsque tu sortiras de chez moi ce sera pour m'emmener avec toi en dehors de la Cité que nous aurons détruite ! » J'allais protester mais Ghô me tira par la main et nous nous mîmes à descendre un escalier creusé dans le sol, qui s'enfonçait en suivant les parois du trou.

« Oui, quand nous aurons détruit les Khjœns, quand nous aurons détruit le Dieu-père et la Déesse-mère, quand la Cité n'existera plus, tu m'emmèneras avec toi dans ton monde et nous serons très puissants. Charles Halsig aurait accepté cette offre, lui, mais ils ne l'ont pas laissé se rendre jusqu'à moi. Ils l'ont assassiné avant ! Parce qu'il ne voulait pas devenir un Grand Initié ! Quelle farce ! Il n'y a plus de Grands Initiés depuis que la lune s'est emparée de l'Œuf ! Il n'y a plus de Grands Initiés depuis que la Terre de Mû et que l'Atlantide ont disparu ! Ils le savent, pourtant ! Alors pourquoi persistent-ils ? » Il faisait très noir et je n'y voyais rien, mais Ghô semblait connaître l'escalier parfaitement et nous descendions à toute

vitesse. Je le suivais en titubant, je manquais parfois une marche ou deux et je faillis tomber à plusieurs reprises mais Ghô semblait ne se rendre compte de rien et continuait son chemin en me tirant par la main et en monologuant. « J'attends ce moment depuis si longtemps, si tu savais ! Je ne puis sortir de l'Œuf, personne ne peut sortir de l'Œuf, hormis les Warugoth-Shalas, sans le consentement d'un humain, voilà pourquoi nous sommes confinés depuis des milliers d'années dans cette Cité autrefois immensément riche mais que le temps, le maudit temps des Khjœns, a rongée, recouverte de poussière et réduite en ruines ! » Nous descendions depuis très longtemps et l'escalier de pierre semblait ne vouloir jamais finir. « Ô étranger, je connais de longue date le moyen de détruire les Khjœns et chaque fois qu'un humain réussissait à pénétrer dans la Cité j'espérais qu'il atteignît mon quartier pour mettre mes projets à exécution ! Mais chaque fois les autres dieux, prisonniers eux aussi de leurs quartiers décadents, s'emparaient de lui ! Lounia chantait, Wolftung revêtait sa robe bleue, Anaghwalep et Waptuolep lançaient leur terrible cri de guerre et Ismonde... Ô étranger, je te souhaite de ne jamais voir Ismonde, de ne jamais rencontrer M'ghara parce qu'ils sont les plus terribles des dieux de la Cité, les plus puissants aussi, et les plus déments. Ils feraient tout pour sauver la Cité, pour la rebâtir et reprendre le pouvoir. Mais pour le moment ils ne peuvent rien, prisonniers qu'ils sont dans la salle du trône de leur sombre palais, Ismonde installée sur le trône et M'ghara debout derrière elle, les yeux fixés sur la porte, attendant... que tu arrives ! » Nous nous étions brusquement arrêtés durant ces derniers propos du nain. Je sentais que Ghô s'était retourné et qu'il me regardait droit dans les yeux, mais je ne le voyais pas. Il avait posé

ses deux mains sur mes bras et parlait précipitamment, comme un fou en délire. « Ne t'avise jamais de sortir d'ici, tu m'entends ? Tu m'appartiens parce que tu as commencé ton voyage à l'envers ! Tu feras ce que je te dirai de faire tout le temps que tu seras ici, sinon... Mais tu es intelligent et tu comprendras que c'est dans ton intérêt de m'obéir à la lettre. Je te respecterai parce que j'ai besoin de toi, mais dis-toi qu'à la moindre désobéissance tu subiras le même sort que Charles Halsig ! Je suis prêt à tout ! Les dieux se meurent, étranger, et lutteront pour continuer à vivre le plus longtemps possible. Mais les Khjœns sont chez moi et les autres dieux n'y peuvent rien. Les Khjœns ont toujours été chez moi et Ismonde s'est condamnée elle-même lorsqu'elle m'a répudié ! Seul un humain peut sauver les autres dieux parce qu'il peut voyager d'un quartier à l'autre et qu'eux ne le peuvent plus depuis que je suis devenu ce que je suis aujourd'hui. Comprends-tu, étranger, comprends-tu ? Ils veulent tous s'emparer des Khjœns parce que seul celui qui possède les Khjœns est immortel ! Si tu avais commencé ton voyage par le quartier de Wolfung, Wolfung t'aurait envoyé ici pour me tuer et pour emporter par quelque moyen que ce soit les Khjœns dans son quartier. Comprends-tu ? Mais moi qui possède les Khjœns, il ne me suffit pas d'être immortel ! J'ai une haine à assouvir ! Je veux détruire les Khjœns et lorsque les Khjœns mourront, la Cité disparaîtra ! Mais avant que la Cité disparaisse, je veux sortir de l'Œuf et pour ce faire, j'ai besoin de toi ! »

À cet instant un grand cri nous parvint des tréfonds de cet enfer noir, un cri strident, continu, ressemblant vaguement à une note perçante d'orgue. « Ce sont Elles, s'écria Ghô. Je continuerai mes explications plus tard. Viens. » Et nous reprîmes notre descente.

merveille
Ghô avait parlé d'une façon si décousue que je n'avais à peu près rien compris de ce qu'il avait dit, sauf peut-être qu'il voulait que je l'emmène avec moi hors de l'Œuf. Mais je ne voulais pas emmener Ghô à l'extérieur de l'Œuf ! Déjà je formulais l'intention de m'échapper de ce quartier et, si possible, de la Cité et de l'Œuf et de rentrer... Rentrer chez moi ? Pour la première fois depuis le début de mon voyage, je sentis que je n'étais plus libre de mes actes et que je ne pouvais pas retourner dans mon monde sans le consentement de la Cité ! Mais j'allais m'échapper de ce quartier, ça, j'en avais la ferme intention ! Je n'aiderais pas Ghô à détruire les Khjœns, quoi qu'elles fussent.

Du fond du trou, d'où nous provenait le cri que nous entendions depuis quelques instants, monta soudain une clarté diffuse et rougeâtre. Nous entrâmes bientôt dans cette zone de lumière et Ghô se tourna de nouveau vers moi. « Tu m'as bien compris, n'est-ce pas ? dit-il. Pas un mot ! Pas même un son ! Il ne faut pas que les sacrificateurs ni le peuple s'aperçoivent que tu es ici ! » Nous descendîmes encore quelques marches pour aboutir finalement dans une immense galerie où je retrouvai avec grand déplaisir l'atmosphère rouge striée de rayons lumineux qui m'avait indisposé à mon arrivée dans le quartier du nain. Je portai la main à mon front, car mon mal de tête me reprenait. Mais Ghô me dit : « Tu n'en as pas pour longtemps à souffrir ainsi. Nous approchons de la Salle des Sacrifices, le seul endroit qui soit resté intact depuis mon malheur et où l'atmosphère est restée pure. » En effet, à mesure que nous avançons dans la galerie, le rouge de l'atmosphère s'atténuait pour faire place à une brillante clarté et mon mal de tête disparut comme par enchantement.

Le cri, les cris devrais-je dire car d'autres s'étaient joints au premier, prenaient aussi de l'ampleur à mesure que nous avançons. Soudain, la galerie déboucha sur une immense caverne éclatante où une grande foule, toujours la même, était rassemblée en silence. Au milieu s'élevait une sorte d'autel sur lequel trônait une énorme statue représentant un monstre d'une grandeur colossale, qui me rappelait vaguement les Warugoth-Shalas, mais plus carré et muni d'ailes de métal grandes ouvertes. Devant cet autel se tenait un être mi-homme mi-insecte au tronc humain mais aux jambes et aux bras démesurés et repliés, et à la tête hideuse, allongée par derrière et couverte d'écailles ; et un joueur de flûte qui tirait de son instrument d'étranges notes chaudes et mélancoliques qui éveillèrent en moi un confus souvenir de réveil et de course à travers le Vert... Le prêtre portait sur la tête une sorte de tiare de verre décorée de pierres noires et vertes. Il esquissait de temps à autre devant l'autel de singuliers pas de danse qui laissaient voir l'extraordinaire longueur de ses membres, pour ensuite se pencher vers le sol et tracer à l'aide d'une craie noire des dessins que je ne voyais pas clairement, mais que je devinais semblables à celui que j'avais trouvé sur le petit trône et sur le sol de la salle de cristal. Lorsque le prêtre avait fini de dessiner et de danser, la foule se prosternait pendant que les autres joueurs de flûte et les joueurs de tambour entonnaient une mélodie très douce, presque plaintive. Et par-dessus tout cela, comme en contrepoint, les cris lointains continuaient sans jamais s'arrêter, comme une plainte éternelle.

Soudain, alors que la foule était recueillie, un être difforme, très petit et tout boitillant, se détacha d'un groupe et monta les quelques degrés qui menaient à l'autel. Personne ne bougea. Tous gardèrent la tête bais-

sée. Même le prêtre. Même les joueurs de flûte et de tambour. Le nain grimpa sur l'autel, se mit à genoux devant la statue et se prosterna jusqu'à terre.

Alors se produisit une chose horrible ! Je vis la statue s'animer lentement, se pencher, prendre entre ses doigts le nain et refermer sa main d'un coup sec. Un bruit semblable à celui que fait un insecte qu'on écrase se fit entendre. Personne ne bougea. Les flûtes et les tambours continuèrent leur mélodie, mais un peu plus lentement. La statue se redressa soudain et lança dans la foule le nain broyé et sanglant. Un remous se fit à l'endroit où le corps s'écrasa, mais personne n'osa lever la tête vers l'idole. Les flûtes et les tambours s'arrêtèrent un instant à peine, puis reprirent leur mélodie, plus plaintifs, plus *marséillais* geignards. La statue se figea dans un grand sourire. Le prêtre se jeta à plat ventre.

Ghò se tourna vers moi et me dit : « Je n'accepte jamais de si ^{maigres} piètres cadeaux ! »

Il me fit signe de rester caché où j'étais et pénétra dans la caverne en faisant claquer ses pieds sur la pierre, la tête droite, le regard hautain. Aussitôt un murmure s'éleva parmi la foule qui se redressa avec un ensemble parfait. Les musiciens s'arrêtèrent. Seul le prêtre resta prosterné devant l'autel, les bras en croix. Ghò grimpa les marches qui menaient à l'autel, passa près du prêtre sans le regarder et s'installa sur un trône aménagé aux pieds de l'idole, face à la foule. Il fit signe aux musiciens de continuer. La mélodie reprit, encore plus lente qu'auparavant.

Ghò semblait attendre quelque chose qui ne se produisait pas et une certaine nervosité perçait dans son regard. Appuyé au dossier du trône, il fixait la foule sans rien dire. Je voyais trembler quelques petits êtres qui se

tenaient enlacés ou qui essayaient de se cacher derrière les musiciens.

Le prêtre se leva enfin et se remit à danser et à dessiner sur le sol pierreux sans s'occuper de Ghô. Celui-ci, insulté, se leva d'un bond, se précipita sur lui et lui arracha la craie des mains. Un cri de stupéfaction jaillit de la foule. Ghô se mit à injurier le prêtre dans une langue que je ne connaissais pas mais ce qu'il lui disait devait être terrible car la foule reculait, terrorisée. Soudain, le nain se tourna vers la foule, leva le poing au ciel et se mit à vociférer comme un démon en marchant de long en large sur le bord de l'autel. Il semblait être dans une colère épouvantable et il parlait vite et fort en gesticulant. Il cria tout à coup quelque chose aux musiciens qui s'arrêtèrent pile. Il resta silencieux quelques instants puis revint s'asseoir sur son trône. Il sourit de toutes ses dents et prononça deux ou trois mots d'une voix très douce.

Tous se prosternèrent, sauf le prêtre qui ramassa lentement sa craie noire, fit un signe aux musiciens et se remit à danser au son des flûtes et des tambours. La cérémonie semblait recommencer depuis le début. Ghô souriait toujours, la tête haute, lançant parfois un regard satisfait dans ma direction.

Alors, du fond de la grotte s'éleva un chant très lent, très étrange, au rythme bizarre, un hymne envoûtant qui donnait envie de pleurer. Et un des hommes à tête énorme et à tiare d'or que j'avais aperçus dans la procession se leva, traversa la foule en chantant à voix basse et monta sur l'autel. Il prit la craie des mains du prêtre et se mit à danser comme lui en continuant son chant, mais beaucoup plus lentement et plus dignement aussi. Le prêtre descendit dans la foule et resta debout, le dos tourné à l'autel.

Lorsqu'il eut terminé sa danse, l'homme à tiare d'or s'approcha de Ghô d'un pas digne et assuré et lui lança la craie à la figure.

Ghô ne bougea pas. Il souriait toujours, mais sa bouche s'était figée et son regard lançait des éclairs.

L'homme enleva sa tiare, l'embrassa, la déposa sur le sol avec sa crosse et commença à se dévêtir. Mais au bout de quelques secondes à peine, Ghô se leva en brandissant une arme ressemblant à un poignard et la plongea dans le cœur de l'homme. La foule s'exclama, mais l'homme resta silencieux. Il se tint debout encore assez longtemps, puis, soudain, il hurla un étrange mot en s'effondrant sur l'autel. Le prêtre se prit la tête à deux mains et se mit à gémir.

Ghô se pencha sur l'homme, retira son arme et se redressa, triomphant. Il descendit de l'autel, traversa rapidement la foule qui se lamentait. Quand il arriva près de moi, il jubilait. Il tremblait de tous ses membres et son regard était comme fou. « Voilà un sacrifice digne de moi ! s'écria-t-il. Tu as vu ? Je n'accepte jamais de petits êtres boiteux comme moi ! Jamais ! Non, ce que j'exige, c'est un Grand Prêtre, à chaque cérémonie ! Et à chaque cérémonie j'obtiens ce que je veux ! Tu as vu cet homme ? C'était un Grand Prêtre de la Deuxième Confrérie de Gauche, un des seuls Grands Initiés qui restent ! Ils ne sont plus que vingt-six, maintenant, dans la Cité ! Autrefois, lorsqu'ils arrivèrent, que les humains les virent pour la première fois et les appelèrent « anges » ou « dieux », ils étaient des milliers ! Beaucoup sont retournés sur la Planète Verte, d'autres sont morts pendant la Grande Guerre et les autres... se sont sacrifiés, comme celui-ci ! Tous ! Bientôt il n'en restera plus un seul et toutes mes inquiétudes se seront envolées : plus personne ne m'empêchera

de mettre ma vengeance à exécution ! Je suis encore le Maître, ici, et même ces Grands Prêtres me doivent obéissance dans une certaine mesure... Je sais cependant que leur savoir est infiniment plus grand que le mien et qu'ils préparent un complot pour me renverser et prendre ma place ! Mais pendant les cérémonies, je suis le Maître Absolu et j'en profite ! Je les élimine un à un et bientôt la Cité sera à moi ! Tu vois comme je te fais confiance ! Je te dis tout ! Viens, suis-moi. Le temps est venu de te faire voir mes armes... et les Khjœns.»

Je ne puis décrire toutes les idées, toutes les pensées contradictoires qui se heurtaient alors dans ma tête. Je ne voulais pas aider Ghô, mais pouvais-je lutter contre lui ? Comment pouvais-je savoir s'il avait raison ou non de vouloir détruire l'Œuf ? Il m'en avait à la fois trop dit et pas assez. Il avait parlé de Grands Initiés, d'anges, de dieux, de l'Atlantide et de la Terre de Mû, de la Planète Verte et de la Grande Guerre... Comment pouvais-je comprendre ce qui se cachait derrière tout cela ? Je décidai d'attendre avant de prendre une décision, avant de tenter quoi que ce soit et je me laissai entraîner par l'affreux nain qui ne m'inspirait plus que haine et dégoût depuis que je l'avais vu assassiner le Grand Prêtre.

*
* *

Nous pénétrâmes bientôt dans une caverne et je fus tout à coup submergé par un remous de hurlements et de cliquetis de tambourins. Je fus obligé de me boucher les oreilles et Ghô partit d'un grand éclat de rire en me donnant des tapes sur les épaules.

Au fond de la caverne, derrière un enchevêtrement de stalactites et de stalagmites étaient bâties une série de maisons basses et misérables, véritables taudis, sur le seuil desquelles se tenaient les douze femmes que j'avais vues dans la procession. Elles criaient en jouant du tambourin. Les yeux grands ouverts, elles hurlaient toutes le même son et cela ressemblait à un sanglot ininterrompu, à une plainte éternelle et désespérée. Mais je sentais quand même que cela était un chant, que ces femmes s'adressaient par ce chant à quelqu'un de très particulier, comme si elles demandaient quelque chose... quelque chose d'important... de vital !

Elles étaient vêtues de longues robes qui semblaient les écraser et leur peau verte luisait comme du métal. Leurs cheveux, très longs, pesaient lourdement sur leurs épaules, comme une masse. Elles paraissaient exténuées. Lorsqu'elles levaient le bras pour frapper sur leurs tambourins, cela semblait leur demander un effort considérable. Leurs yeux étaient tellement grands et leur regard tellement suppliant que cela me fit peur.

«Les Khjœns ! me cria Ghô. N'est-ce pas qu'elles sont magnifiques ?» Il me prit par la main et nous nous approchâmes des Khjœns en contournant les stalagmites.

Et lorsque je fus près d'elles, je vis avec stupéfaction que les Khjœns étaient faites de métal, qu'elles étaient coulées comme des sculptures et que, si elles n'arrêtaient jamais de hurler, c'est qu'elles ne le pouvaient pas, leur bouche étant moulée ouverte comme dans nos masques antiques... Elles semblaient ne pas se rendre compte de notre présence et continuaient à crier en frappant sur leurs tambourins. Jamais de ma vie je n'ai vu une expression pareille ! Jamais je n'ai lu sur un visage autant de désespoir et de supplication !

Khjoens

Les Khjoens sont les êtres les plus malheureux de la Création, plus malheureux encore que les Warugoth-Shalas, parce qu'elles ne connaissent pas de repos et qu'elles ne savent jamais si leur chant sera entendu de là-haut!

Ghô me fit agenouiller, me prit par les épaules et me parla.

«Regarde, dit-il, tu as devant toi les êtres les plus extraordinaires et les plus importants de la Cité; les Khjoens, les Suppliantes, les déesses qui crient le Temps! Sans elles, les autres dieux n'existeraient pas. La Cité disparaîtrait. L'Œuf exploserait! Elles sont la sauvegarde de la Cité! Vestales éternelles, elles ont pour office de crier le Temps en demandant au fur et à mesure qu'elles le font la permission de perpétuer le Temps! Elles ne savent pas à quel moment elles recevront l'ordre d'arrêter de crier, causant ainsi la destruction de la Cité... Mais elles ignorent aussi que l'Œuf n'est plus au pouvoir de la Planète Verte depuis des millénaires et que leur Temps est désormais inutile. Oui, elles sont inutiles, la Cité est inutile, les dieux sont inutiles depuis que la lune s'est emparée de l'Œuf! Mais je t'expliquerai tout cela plus tard... Sache seulement que pour détruire la Cité, il suffisait de trouver un moyen de tuer les Khjoens et que ce moyen, je l'ai découvert il y a des milliers d'années grâce aux manuscrits oubliés sur la Terre de Mû! Et que j'attends depuis ce temps le jour de ma vengeance! Nous détruirons la Cité, étranger, et tu m'emmèneras dans ton monde! Je veux retourner sur ta planète car je sais des secrets qui peuvent faire de moi le roi de l'Univers! J'ai besoin de toi, étranger, m'aideras-tu? Veux-tu devenir l'homme le plus riche et le plus puissant de la terre?»

J'allais crier «Non!» de toutes mes forces, mais

Ghô posa sa main sur ma bouche. «Ne réponds pas! Il ne faut pas que tu parles! Et de toute façon, tu n'as pas le choix, tu dois accepter!»

J'étais assis sur mes chevilles et je regardais les Khjoens, épouvanté. Oui, j'en étais sûr, maintenant, je voulais que l'Œuf soit détruit, je voulais que cet horrible monde disparaisse! Mais je ne voulais pas emmener Ghô avec moi!

Les Khjoens continuaient leur supplication, exténuées, désespérées, le regard fou. Les Khjoens continuaient à crier le Temps, inexorablement.

Je me levai d'un bond et me mis à courir dans la grotte, butant contre les piliers de pierre, lançant moi aussi des cris de désespoir.

Ghô se jeta dans mes jambes et je tombai lourdement sur le sol, en sanglotant. «Je te croyais plus courageux, étranger, me dit Ghô. As-tu peur? Mais rien ne t'arrivera si tu m'écoutes, je te l'ai dit! Je t'ai et je te garde! Ma vengeance sera assouvie grâce à toi et je saurai te récompenser... Viens, maintenant, je vais te montrer mes armes!

Non, je n'avais pas peur! Mais Ghô semblait ignorer ce sentiment qu'il m'inspirait et qu'on appelle le dégoût. Lorsque nous sortîmes de la grotte, je jetai un dernier regard derrière moi. Les Khjoens n'avaient pas bougé. Elles frappaient toujours sur leurs instruments d'un geste brusque. Et elles chantaient.

*
* *

La figure du nain s'était transformée dès que nous avions mis le pied dans la grotte. « Tu vas voir », m'avait-il dit en souriant, et ses yeux s'étaient soudain agrandis comme ceux d'un illuminé.

Mais ce que je voyais maintenant dépassait tout ce que j'aurais pu imaginer. Ces armes dont m'avait parlé Ghô n'étaient pas des armes comme celles que j'avais vues toute ma vie dans les films ou dans les défilés militaires. Ce n'étaient ni fusils, ni canons, ni tanks, ni bombes... Je ne me serais même pas douté que c'étaient là des armes si Ghô ne me l'avait dit...

Deux immenses cages de verre reliées entre elles par une passerelle occupaient le centre de la grotte. Au-dessus de chacune d'elles était suspendu un hémisphère de métal argenté, orné de motifs barbares et illuminé de l'intérieur. Et tout cela bourdonnait doucement comme un moteur bien huilé.

J'allais demander à quoi servaient ces armes lorsque Ghô me rappela qu'il ne fallait pas que je parle. « Je vais faire plus que t'expliquer, me dit-il, je vais te faire une démonstration ! Attends-moi ici. »

Il sortit de la grotte. Je me dirigeai lentement vers les cages de verre mais je ne pus m'en approcher à moins de vingt-cinq pieds : une chaleur insupportable se dégageait des deux hémisphères de métal et je dus reculer.

Ghô revint au bout de quelques minutes. Derrière lui s'avançaient deux Khjœns hurlantes qui semblaient glisser plutôt que marcher. Ghô s'arrêta, leur posa une main sur l'épaule et elles se dirigèrent vers les deux cages de verre. Elles pénétrèrent dans la première. Au même moment le silence se fit. Les Khjœns continuaient à hurler mais nous ne les entendions plus. L'hémisphère de métal descendit doucement et se posa sur la cage. Aussitôt, les

deux Suppliantes échappèrent leurs tambourins et portèrent leurs mains à leur bouche. « Elles ne s'entendent plus et croient qu'elles ne crient plus », dit Ghô en souriant. Les Khjœns se mirent alors à courir en tous sens dans la cage, se jetant contre les parois de verre et se frappant l'une contre l'autre... Elles aperçurent soudain la passerelle qui conduisait à la seconde cage et s'y précipitèrent, croyant sans doute trouver une issue. Dès qu'elles furent dans la seconde cage, l'hémisphère de métal au-dessus de celle-ci descendit et une lueur rouge, aveuglante, s'en échappa. La grotte trembla et Ghô se mit à rire comme un fou. Les Khjœns s'étaient figées, les mains posées sur leur bouche, et elles commençaient à fondre !

Cela prit de longues minutes pendant lesquelles mon regard resta fixé sur la cage de verre. J'étais hypnotisé par les horreurs que je voyais.

Je vis les robes de métal chauffées à blanc couler comme un épais liquide incandescent ; je vis les bras des Khjœns se détacher et fondre, et leurs corps convulsés se tordre ; et je vis leur visage en fusion ruisseler comme de la cire et disparaître dans un dernier regard fou.

Ghô semblait jouir comme un démon ; il regardait tout cela en tremblant et des sueurs coulaient sur son visage transfiguré par un bonheur infernal.

Quand tout fut fini, Ghô se tourna vers moi et me dit : « Il n'en reste plus que dix ! » Il partit d'un grand éclat de rire, me prit par la main et m'entraîna vers la sortie.

cf. 90-91
99

En tête se tenaient trois joueurs de flûte, nains grotesques qui soufflaient à s'exténuer dans d'indescriptibles instruments qui jetaient des sons lugubres ; derrière eux venaient douze femmes qui se tenaient très droites, la bouche grande ouverte, et qui semblaient glisser plutôt que marcher. Elles hurlaient toutes le même son en frappant de temps à autre sur une sorte de tambourin qu'elles portaient à bout de bras. Leur chant ressemblait à un sanglot sans cesse répété, à une plainte provenant du fond des temps, éternelle, désespérée. Ensuite venaient des joueurs de tambour vêtus d'inimaginables vêtements multicolores, puis des porteurs de drapeaux et une foule de petits êtres hauts à peine d'un pied qui lançaient des cris joyeux et sautillaient comme des bouffons. Et derrière eux s'avançaient une trentaine de personnages absolument étonnants : des hommes à têtes énormes, à cerveaux démesurément développés, vêtus de lourdes robes d'apparat somptueuses et flamboyantes et coiffés de splendides tiaras à cinq étages coulées dans un métal plus jaune et plus brillant que l'or. Ils portaient tous une grande étoile verte sur la poitrine et marchaient en s'appuyant sur des crosses serties de pierreries. Ils chantaient un hymne très lent au rythme bizarre et envoûtant. Enfin un magnifique dais sculpté dans le verre apparut, surchargé d'or, de pierres

précieuses et de plumes aux couleurs incroyables. Sous ce dais se tenaient la Déesse-mère, Ismonde la magnifique, vêtue de sa robe de métal vert, ses deux pinces d'or croisées sur sa poitrine, souriante et orgueilleuse ; M'ghara, le père de tous les dieux, le dieu tout-puissant aux six bras supportant des lampes allumées, son œil unique fixé droit devant lui, la poitrine ornée d'une énorme pierre verte ; et Ghô, le dieu de la Beauté, le dieu de la Jeunesse, le plus bel enfant des dieux, le premier enfant de la Grande Race, le bras posé sur l'épaule d'Ismonde, la tête haute, le regard lointain.

La procession fit son entrée dans le sanctuaire. La foule s'était prosternée. La cérémonie commença. Les joueurs de flûte entonnèrent un air joyeux et la foule se mit à chanter en se relevant. Le Grand Prêtre fit son apparition, suivi de ses trente-trois diacres recouverts d'or et portant sur leur poitrine de lourds et très vieux volumes ouverts. Le Grand Prêtre salua sept fois la foule et sept fois les dieux. Puis il prit la craie noire des mains d'Ismonde et se mit à dessiner sur le sol. Les joueurs de tambours se joignirent aux joueurs de flûte, rythmant la mélodie très lentement, très doucement, presque imperceptiblement. Quand il eut terminé de tracer sur le sol le symbole de la Planète Verte, le Grand Prêtre se mit à danser en suivant le rythme de la musique, esquissant des pas étranges autour du médaillon sacré, dépliant ses membres démesurés et frappant dans ses mains calleuses. La foule se tut pendant tout le temps que dura cette danse. Les flûtes avaient ralenti leur mélodie qui était devenue triste, langoureuse, sensuelle.

Alors une jeune vestale se détacha de la foule, monta sur l'autel, se déshabilla et se coucha sur le dos, les bras croisés sur la poitrine. Aussitôt, Ghô s'approcha lui

aussi, se laissa dévêtir par les diacres et couvrit la jeune fille.

La foule se remit à chanter et le Grand Prêtre à danser. Une euphorie s'emparait des musiciens qui faisaient pleurer leurs instruments d'une façon déchirante.

Lorsque Ghô lança son cri de délivrance, le silence se fit, sauf pour les Khjæns qui continuèrent à crier et à frapper sur leurs tambourins, le regard suppliant. La foule se prosterna sept fois devant l'autel. Ghô se releva lentement. Les diacres le rhabillèrent avec des gestes respectueux. La vestale resta couchée sur le sol. Elle resterait là jusqu'à ce que son enfant, le fruit du premier enfant de la Grande Race, naisse, héritier du trône des dieux, premier envoyé de la Planète Verte sur la Terre de Mû.